

**Description de la bataille de Boismé
le 18 avril 1794
jour du vendredi saint**

HISTOIRE

DE LA

VENDEE MILITAIRE

QUATRIÈME ÉDITION, 1851

PAR J. CRÉTINEAU-JOLY.

TOME DEUXIÈME.

Edition originale en 1842

Tome 2 page 171

Cependant Charette, qui connaît les dangers de sa position, n'en poursuit pas moins l'œuvre commencée ; Stofflet agit sous la même inspiration ; et Marigny, dont la petite troupe se grossit de tous les laboureurs qui successivement ont repassé la Loire, n'a pas besoin de stimulant pour continuer la guerre. C'était un mélange de succès et de revers sans résultats définitifs. On harcelait les colonnes républicaines, qui, à leur tour, poursuivaient les Royalistes. On massacrait des deux côtés les prisonniers faits dans ces rencontres, et l'on s'arrêtait là. Le 18 avril 1794, jour du vendredi saint, tandis que les Royalistes livraient encore sous Jallais un nouveau combat, Marigny gagna une bataille inattendue. Cette victoire, remportée par hasard, doubla

ses forces ; mais plus tard elle fut la secrète , la principale cause de sa mort.

Avec vingt-cinq paysans dont il est toujours accompagné, le général , qui a délivré ses cantonnements des persécutions nationales, désire se rendre au château de Clisson afin d'apprécier les ravages que les Républicains y ont accumulés. Pendant cette triste visite on lui annonce qu'une colonne d'incendiaires, arrivant de Niort, se dirige sur Clisson, et qu'elle met le feu à toutes les fermes. Le tocsin sonne déjà dans les paroisses environnantes. La prudence conseillait à Marigny de se retirer, l'honneur lui faisait un devoir de protéger ces populations ; Marigny resta.

Il rassemble autour de lui le peu de volontaires dont il est escorté, les domestiques abrités dans les ruines du château, et avec moins de cinquante hommes il fait face à cette division. Le plus inégal de tous les combats s'engage ; mais aux premières décharges de la mousqueterie, au premier son du tocsin, les Vendéens que l'incendie a chassés de leurs habitations et ceux

qui errent dans les campagnes, attendant l'heure de la vengeance, accourent sur le terrain. Les uns sont armés de fusils, les autres seulement de fourches ou de bâtons. Marigny est au milieu d'eux. De sa voix retentissante il les excite ; il les range en bataille dans les allées mêmes du château.

Une croix de pierre s'offre à leurs regards. Tous fléchissent le genou. Dans un même élan de vœu et de douleurs, tous, sous la mitraille des Républicains, entonnent le chant que l'Église, couverte de ses habits de deuil, fait retentir dans ce jour de sublime désolation : *O crux, ave, spes unica!* répètent-ils prosternés au pied de la croix. Lorsque l'hymne a cessé : « Aux armes ! » s'écrie Marigny, qui, à travers ces prières de l'agonie et du désespoir, qui, au milieu du feu des soldats, a pris ses dispositions militaires.

« Aux armes ! » répondent en se relevant les Royalistes.

Ils se précipitent avec une si inconcevable bravoure sur les Bleus que ce n'est déjà plus un combat qui commence, mais une déroute qui finit. Assaillies de tous les côtés, coupées en deux par ces bataillons improvisés, les forces républicaines se débandent ; elles jettent leurs fusils, les paysans les ramassent et les dirigent :

contre elles. Les généraux Amey et Friederichs sont à la tête des Révolutionnaires. Surpris par une attaque aussi brusque, ces deux chefs, qui comptaient n'avoir tout au plus affaire qu'à des bandes désorganisées, réunissent leurs efforts pour rendre moins affreux le désastre qui les menace ; ils rallient une partie de leurs troupes. Marigny les enveloppe de nouveau ; il en fait un tel massacre que ses douze cents volontaires détruisent cette armée de plus de six mille hommes. Il n'en échappa pas cinq cents.

Les Blancs ne voulurent pas les poursuivre : ils avaient un devoir plus impérieux à remplir. Avant la bataille, ils s'étaient agenouillés autour de la croix. La victoire obtenue, ils y revinrent encore, reconnaissants de la force qu'elle leur avait donnée, mais cette fois c'est sur les cadavres de l'ennemi qu'ils prient ; la terre en est tellement couverte qu'ils sont forcés de s'en faire un marchepied.

La nouvelle de cette défaite répand l'effroi dans le camp républicain et l'espérance dans celui des Royalistes. Bressuire est évacué ; les garnisons des villages de Boismé, de Chanteloup et de tous les environs se replient sur Chiché, derrière les retranchements élevés par les Bleus. Renfermés dans cette en-

ceinte , ils n'osent plus faire d'excursions au centre du Poitou. Marigny profite de la confiance qu'un pareil succès rendait à ses compagnons : il poursuit les Révolutionnaires sur toutes les lignes, les repousse ou les combat. Bientôt ceux-ci, qui ne peuvent tenir devant ces attaques si souvent renouvelées, se réfugient sous les canons de Thouars, de Montaigu et de La Châtaigneraie, dont ils ont fait des places fortes.